

Béat de Muralt : helvétisme et préromantisme

Autor(en): **Dentan, Michel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **2 (1969)**

Heft 4

PDF erstellt am: **30.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869784>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BÉAT DE MURALT, HELVÉTISME ET PRÉROMANTISME

Il n'est plus nécessaire aujourd'hui de souligner l'importance des « Lettres sur les Anglais et sur les Français » et de la « Lettre sur les Voyages » dans l'histoire des idées et de la sensibilité, au moment où s'ouvre le siècle des Lumières. Plusieurs études ont été consacrées partiellement ou entièrement à cet objet¹. Il arrive même que tel manuel scolaire y réserve quelques paragraphes². Si certains auteurs ont relevé d'intéressantes concordances entre l'œuvre de Muralt et celles de plusieurs « philosophes », et même une influence sur des points précis, d'autres ont tendance à gonfler l'importance de Muralt pour faire mieux ressortir une influence de la pensée et de l'esprit suisses sur les courants philosophiques du XVIII^e siècle et sur le préromantisme. Nous nous contenterons de rappeler ici quelques concordances particulièrement frappantes, afin de pouvoir ensuite mieux marquer les différences d'esprit et d'orientation et de rendre plus claire, du moins l'espérons-nous, la notion d'helvétisme. L'œuvre

¹ On pourra lire en particulier :

Otto von GREYERZ : *Beat von Muralt*, thèse de doctorat, Frauenfeld 1888.

Joseph TEXTE : *Béat de Muralt et les origines du cosmopolitisme littéraire au XVIII^e siècle*, in « Revue d'Histoire littéraire de la France », Paris 1894.

Gonzague de REYNOLD : *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle ; I. Le doyen Bridel et les origines de la littérature suisse romande*, Lausanne 1909 ; *II. Bodmer et l'Ecole suisse*, Lausanne 1912.

Marie COLOMB (plus connue comme romancière sous le pseudonyme de Catherine Colomb) : *Béat-Louis de Muralt, Voyageur et Fanatique*, thèse manuscrite, déposée à la Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne.

Arthur FERRAZZINI : *Béat de Muralt et J.-J. Rousseau*, La Neuveville - Neuchâtel 1951.

François JOST : *J.-J. Rousseau suisse* (2 vol.), Fribourg 1961.

² Pierre KOHLER : *Histoire de la Littérature française* (3 vol.), Lausanne 1948.

de Muralt, écrite en français par un patricien bernois, donc au carrefour de la littérature française et de l'esprit helvétique, nous paraît singulièrement propre à dissiper certains malentendus.

Dès que les « *Lettres sur les Anglais et sur les Français* » parurent, je les lus avec une attention curieuse, et je fus bien aise de voir un Suisse penser. C'est ainsi que l'abbé Desfontaines ouvre son commentaire¹ sur l'œuvre de Muralt ; l'ironie du propos cache mal un certain agacement, devant la liberté des jugements que cet étranger portait sur la France. Avant que Montesquieu ne dirige sur les mœurs de son pays le regard étranger d'Usbeck ou de Rica², avant que Voltaire, dans les « *Lettres philosophiques* », n'attaque de biais les institutions et les mœurs françaises en les confrontant avec celles de l'Angleterre, Bêat de Muralt, en véritable étranger, s'était permis de juger, à sa manière, c'est-à-dire avec une tranquille fermeté, avec une grave et libre assurance, cette prestigieuse nation française dont l'éclat éblouissait l'Europe. Pour la première fois, une œuvre écrite en français parlait de la France comme d'une nation parmi d'autres, et jugée de l'extérieur. Muralt opérait, avec sérieux et en toute innocence, cette relativisation des valeurs à laquelle procède ironiquement Montesquieu quand il fait dire par exemple à Rica que *Paris est aussi grand qu'Ispahan*. D'autre part il confronte la France avec l'Angleterre ; et c'est précisément ce tableau de l'Angleterre qui allait intéresser surtout les intellectuels français. Sans vouloir attribuer à Muralt un rôle décisif dans l'éveil de leur engoûment pour l'Angleterre, il faut pourtant constater que les « *Lettres sur les Anglais* » ont contribué à fixer quelques thèmes où s'associent étroitement nation anglaise d'une part et, d'autre part, esprit philosophique, liberté de pensée, progrès des sciences. Dès le deuxième paragraphe de la première Lettre, on peut lire : *l'Angleterre est un pays de liberté et d'impunité : chacun y est ce qu'il a envie d'être, et de là viennent, sans doute, tant de caractères extraordinaires, tant de héros en mal comme en bien, qu'on voit parmi les Anglais. C'est aussi ce qui leur*

¹ *Apologie du caractère des Anglais et des Français, ou Observations sur le livre intitulé : « Lettres sur les Anglais et les Français et sur les Voyages »*, Paris 1726.

² Ces *Lettres*, écrites vers 1695-1696, étaient de caractère privé. Mais de nombreuses copies, plus ou moins conformes, ont circulé dans les milieux intellectuels de langue française, assez pour qu'en 1718 une revue, publiant à l'insu de l'auteur la sixième *Lettre sur les Français*, parle de l'auteur comme d'un homme *connu des gens de lettres*. En 1725 enfin, Muralt, sur l'insistance de quelques amis, autorise la publication.

donne une certaine liberté de pensées et de sentiments, qui ne contribue pas peu au bon sens qui se trouve chez eux, et qui s'y trouve assez généralement, pour mettre quelque différence entre cette nation et la plupart des autres¹. Cette phrase dit l'essentiel. Et si Muralt ne s'attarde guère à décrire le jeu des institutions politiques (il prétend faire un portrait moral de la nation anglaise, et non une étude des institutions), il ne cesse de revenir sur l'esprit d'indépendance de l'Anglais, l'extrême sensibilité qu'il témoigne sur tout ce qui touche sa liberté : indépendance à l'égard des préjugés nobiliaires (*Les Anglais supportent assez bien la grandeur et n'en paraissent guère entêtés : jamais, je crois, on n'entendit s'écrier : un homme de ma qualité ! une personne de mon rang !*)², à l'égard du point d'honneur ou de la gloire militaire (*Non seulement ils ne vont pas à la guerre, mais ils ne font même pas grand cas des gens qui y vont : le titre de capitaine est un fort petit titre chez eux : ils appellent ainsi tout fainéant qui leur est inconnu et qui porte l'épée, comme en France on appelle abbé tout fainéant qui porte le manteau et le petit collet. Leur bravoure ne dégénère pas non plus en duels*)³. La noblesse ne pense pas déroger en faisant du commerce (*Ce sont des gens riches, que leur naissance n'oblige à aucun scrupule incommode, et qui peuvent gagner du bien par le négoce, lorsqu'ils en manquent*)⁴. Si la noblesse est, selon Muralt, libre à l'égard de ses propres préjugés de classe, la bourgeoisie et le peuple le sont tout autant à l'égard de la noblesse (*Comme les grands tiennent peu à la Cour, les petits tiennent peu aux grands ; il semble que personne n'ait pour eux cette crainte, ni cette admiration si ordinaires chez les autres peuples. On voit ici, au contraire, un esprit de liberté que le gouvernement favorise*)⁵.

On pourrait rappeler encore tout ce que Muralt dit de la justice anglaise, de l'abolition de la torture, du progrès des sciences et, de façon plus générale, du bon sens anglais (suprême qualité aux yeux de Muralt), avec ce qu'il a d'utilitaire, de propre à favoriser l'aisance matérielle, la prospérité de la nation et donc le bonheur de chacun. Et l'on verrait d'autant mieux à quel point les « Lettres sur les Anglais » annoncent certains passages et l'esprit même des « Lettres

¹ *Lettres sur les Anglais et les Français et sur les Voyages*, 1725 (l'édition ne porte ni le nom de l'auteur, ni celui du libraire, ni celui du lieu d'édition), p. 3.

² *Première Lettre sur les Anglais*, op. cit., p. 29.

³ *Première Lettre sur les Anglais*, op. cit., p. 6.

⁴ *Première Lettre sur les Anglais*, op. cit., pp. 10-11.

⁵ *Première Lettre sur les Anglais*, op. cit., p. 7.

philosophiques ». Voltaire a d'ailleurs, très clairement et à plus d'une reprise, reconnu sa dette.

Autant les Anglais savent être pleinement eux-mêmes, autant les Français, selon Muralt, sont soumis aux caprices du Roi et à l'éclat de la Cour, aux servitudes sociales, aux préjugés du temps. Parce qu'ils sont préoccupés de paraître, donc de plaire, ils renoncent à être eux-mêmes. Et la tyrannie du paraître engendre l'uniformité des caractères. D'autre part le désir de plaire, d'être applaudis pour leur esprit, leur vivacité et leurs manières, favorise chez les Français le goût de l'artifice. En d'autres termes, l'importance décisive du jeu social compromet l'esprit d'indépendance et le libre jugement personnel, fausse l'exercice d'un sain et naturel bon sens et favorise toutes les sortes de tyrannie.

C'est à certains passages des « Lettres persanes », cette fois, que l'on ne peut s'empêcher de penser. Piquante rencontre, par exemple, avec la célèbre LXXXVII^e lettre (de Rica) que ce passage de Muralt : *Un homme de bien ne rend pas plus scrupuleusement un dépôt qu'on lui a confié, qu'un Français rend une visite qu'on lui a faite. En faire et en recevoir est une de leurs grandes occupations, et c'est à cela qu'ils croient le temps bien employé ; la vie qu'on passe en compagnie leur paraît une vie passée agréablement et dans l'ordre. L'homme est fait, disent-ils, pour la société ; et cette société, ils la forment tous les jours de la vie, et la font consister dans des compagnies grandes ou petites, où réciproquement ils se donnent lieu d'être hommes*¹. Il y a chez Muralt une manière de parler de l'empire exercé par le roi sur l'esprit de ses sujets, de certains usages de l'Académie, des effets de la mode, des titres que l'on achète, etc., qui rappelle, avec moins d'esprit sans doute, des traits de Montesquieu.

Si Montesquieu publie les « Lettres persanes » en 1721, Muralt écrit les siennes vers 1696 ; mais il serait imprudent de supposer que Montesquieu a eu connaissance des copies qui circulèrent en France avant la publication de 1725. Pour l'instant il nous suffit d'avoir rappelé par quelques exemples à quel point il y avait concordance de vues entre les « Lettres » de Muralt et certains aspects des « Lettres persanes » ou des « Lettres philosophiques ». Mais avant de préciser les limites et de juger la signification de cette concordance, il nous reste à en rappeler une autre, celle que chaque lecteur de Muralt ne manque pas d'établir avec toute une partie de l'œuvre de Rousseau.

Muralt, comme Rousseau et plus de cinquante ans avant lui, vient séjourner en France. Cette rencontre avec la société française (plus

¹ *Première Lettre sur les Français*, op. cit., pp. 187-188.

précisément parisienne) amène l'un et l'autre, au bout d'un certain nombre d'années et dans des circonstances très différentes, à s'exprimer sévèrement sur cette société, malgré une réelle sympathie pour les Français. Dans les grandes lignes, cette critique revient à dire que les Français, chez qui la politesse, l'art de plaire et les règles du jeu social ont été portés à un haut degré de raffinement, sacrifient l'être au paraître. Muralt dit par exemple : *Ils se repaissent aisément d'apparence ; ils préfèrent le plaisir de paraître à celui d'être réellement*¹. Et dans une autre lettre : *Dans leur uniformité, ils n'osent pas se livrer à des caractères propres et particuliers*². Rousseau ne dit pas autre chose : *Il règne dans nos mœurs une vile et trompeuse uniformité, et tous les esprits semblent avoir été jetés dans un même moule : sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne ; sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie. On n'ose plus paraître ce qu'on est*³. On connaît assez les conclusions que Rousseau en tire : ce raffinement des mœurs et de la politesse entraîne la dissimulation et la corruption. Quant à Muralt, s'il n'est pas aussi sévère ni aussi systématique dans sa manière de dénoncer les conséquences, il ne cesse néanmoins (c'est comme un refrain dans ses lettres) de mettre en garde les étrangers, c'est-à-dire d'abord ses propres compatriotes, contre l'extrême danger qu'il y a à vouloir imiter les Français : il y voit non seulement une occasion de ridicule, mais surtout la source de toute corruption. Tous deux enfin découvrent dans la retraite à la campagne et dans la nature le seul moyen de sauver l'intégrité du moi, la possibilité de se connaître dans sa vérité première, d'être soi-même et d'accéder au bonheur.

A voir ainsi, dans leur grande généralité, des analogies entre la vie et l'œuvre de Muralt et Rousseau, on est tenté de rechercher dans le détail tout ce que le second a pu devoir au premier. Qu'il nous suffise de rappeler ici l'essentiel⁴.

On ne peut faire que de vagues hypothèses invérifiables sur la connaissance que Rousseau a eue de l'œuvre de Muralt avant 1756 et sur l'influence directe ou indirecte que ce dernier peut avoir exercée sur l'évolution intellectuelle de Rousseau. En novembre 1756 en revanche — mais Rousseau a déjà publié ses deux « Discours » et a déjà composé plusieurs lettres de « La Nouvelle Héloïse » —, il

¹ *Première Lettre sur les Français*, op. cit., p. 182.

² *Quatrième Lettre sur les Français*, op. cit., pp. 338-339.

³ *Discours sur les Sciences et les Arts*, première partie.

⁴ Entre les études consacrées à cet objet, celle d'Arthur Ferrazzini nous paraît de beaucoup la plus solide et la mieux informée.

commande à son libraire les « Lettres sur les Anglais et les Français et sur les Voyages », et il en fait une lecture attentive, transcrivant de nombreux extraits et citations pour son « magasin d'idées »¹. Dès lors l'œuvre de Muralt est très présente à l'esprit de Rousseau pendant quelques années. Elle a eu une influence décisive sur les idées exprimées dans la « Lettre à d'Alembert » au sujet du théâtre et de son effet nocif sur les mœurs ; les principaux arguments que Rousseau assène à ses adversaires lui ont été fournis par Muralt. Dans « La Nouvelle Héloïse », Muralt est cité à plusieurs reprises par Saint-Preux et Julie et son influence y est sensible, et la concordance de vues évidente, pour tout ce qui touche à la critique de la société parisienne, des femmes françaises, et, au-delà, à l'idéal d'une société nouvelle telle qu'elle se réalise dans la petite société de Clarens. Et que d'analogies (et d'emprunts) dans la manière dont les deux auteurs conçoivent un beau jardin² ou la retraite d'un homme sage à la campagne³. L'accord profond de ces deux esprits se rencontre enfin dans leur manière de vivre le sentiment religieux. Sans doute « La Profession de Foi du Vicaire savoyard » est nourrie des mille courants du siècle (la recherche des sources s'y épuise) et il serait vain, comme on a tenté de le faire, d'y voir une influence de Muralt. Mais pour tous deux la campagne est le lieu naturel où l'être peut adorer le Créateur dans ses œuvres ; et surtout c'est dans la tranquillité de la nature que la conscience, faculté divine, peut se recueillir, c'est là seulement qu'elle peut dire sa vérité, instance suprême qui dispense de tout autre recours aux théologiens ou aux philosophes.

¹ Ces citations ont été publiées intégralement par Fr. Jost dans *Jean-Jacques Rousseau suisse*, t. 2, pp. 339-383.

² Muralt : [Le Parc St-James, à Londres, est] *un endroit champêtre et très beau, et celui, je crois, dont on se dégoûte le moins, par cela même qu'il n'y a ni art ni régularité* (*Sixième Lettre sur les Anglais*, op. cit., p. 150), et Rousseau : [L'homme de goût] *ne donnera à rien de la symétrie ; elle est ennemie de la nature et de la variété, et toutes les allées d'un jardin ordinaire se ressemblent si fort qu'on croit être toujours dans le même* (*La Nouvelle Héloïse*, quatrième partie, lettre XI).

³ Que l'on compare la retraite de Sir William Temple, telle qu'elle est décrite par Muralt dans sa *Sixième Lettre sur les Anglais*, op. cit., pp. 170 et 172 (*Assez éloignée de la ville pour se mettre à l'abri des visites, l'air sain, le terroir bon, la vue bornée, mais belle, un petit ruisseau qui coule près de là, et qui fait le seul bruit qu'on y entend ; la maison petite, commode et proprement meublée ; le jardin proportionné à la maison et cultivé par le maître même... Le plaisir d'une vie cachée et tranquille*) avec celle de M. de Wolmar à Clarens, ou avec la célèbre page du Livre quatrième de l'*Emile* : *Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique...*

Cette revue rapide et l'accumulation des citations nous ont permis de rappeler sur quels points il y a concordance entre l'œuvre de Muralt et celles de quelques-uns des plus grands « philosophes » du siècle des Lumières. Et l'on peut affirmer que sur ces points, il les précède tous — ce qui ne signifie pas nécessairement qu'il a exercé une influence sur eux, mais ce qui signifie certainement qu'il ne leur doit rien. Or s'il est vrai, comme l'a fait voir Gonzague de Reynold dans son « Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle », que Muralt est éminemment représentatif d'un « esprit suisse » et même précurseur de toute une idéologie helvétique, il est de la plus haute importance de mesurer la valeur de ces concordances. Et l'on verra que les mêmes idées peuvent prendre un sens parfois très différent selon qu'elles apparaissent chez le Bernois Béat de Muralt ou chez un Montesquieu, un Voltaire ou même et surtout chez le Genevois Rousseau.

Tout au long du XVII^e siècle, la Confédération helvétique avait été secouée par de graves dissensions : tension aiguë, et même guerres civiles, entre les bourgeoisies opulentes et toutes-puissantes des villes et le peuple des campagnes ; mécontentement croissant contre les oligarchies toujours plus fermées, à Berne notamment, et qui se réservent tous les privilèges, tous les droits, tous les pouvoirs politiques ; nouveaux conflits (guerres de Villmergen en 1656 et 1712), de nature économique autant que religieuse, entre certains cantons protestants et catholiques, avec les risques d'intervention étrangère que cela implique. La Diète fédérale, simple assemblée de délégués, était impuissante à faire l'unité de ses membres et les décisions qu'elle prenait n'étaient pas toujours respectées.

Or, comme il arrive quand les liens de la Confédération se distendent, une réaction se manifeste, tendant à resserrer ces liens. C'est dans cet esprit qu'au cours de la première moitié du XVIII^e siècle s'est précisée ce qu'on peut appeler une véritable idéologie. Celle-ci se concrétisera en particulier en 1758 dans les « *Patriotische Träume eines Eidgenossen von einem Mittel, die veraltete Eidgenossenschaft wieder zu verjüngen* », du Lucernois Urs von Balthassar. Celui-ci suggère en particulier la création d'écoles destinées à freiner l'émigration vers les régiments ou les universités étrangères et à préparer les jeunes aristocrates à l'art du gouvernement. Pour cela il fallait rendre obligatoire l'étude de l'histoire suisse, des droits et des coutumes du pays et des langues nationales, et supprimer toute érudition cosmopolite superflue ; il fallait développer l'enseignement des sciences naturelles et des sciences économiques, sans oublier le maniement des armes et la pratique des travaux agricoles. Si l'on reconnaît dans

un tel programme des idées propres au XVIII^e siècle européen, le thème central reflète des préoccupations spécifiquement suisses : la méfiance à l'égard de l'étranger et la volonté d'un retour aux valeurs proprement helvétiques. « La Société helvétique », cet important rassemblement d'intellectuels, d'écrivains, d'hommes politiques, de tendances politiques et religieuses souvent opposées, qui se constitue en 1761, manifeste dans ses principaux objectifs les mêmes préoccupations.

Or depuis longtemps déjà — il faut remonter au moins au temps de la Réforme —, ces préoccupations avaient pris d'abord et surtout la forme d'une inquiétude devant les effets du service mercenaire. Quelles que soient les raisons économiques et politiques de dénoncer les dangers du service à l'étranger, les voix qui se sont élevées le faisaient avant tout sous la forme d'une condamnation morale : le mercenariat est immoral en soi puisqu'on se vend à un prince ; le mercenariat est une source de corruption, corruption des hommes politiques suisses par l'or répandu à flots pour encourager le recrutement, corruption des soldats dans leur contact avec la richesse et le faste des cours étrangères. On voit dès lors comment tout un ensemble d'idées se trouvent étroitement associées autour du thème du mercenariat : l'influence étrangère est pernicieuse, elle menace l'indépendance du pays, elle étouffe en chacun l'esprit de liberté, elle corrompt la vie politique et la mentalité des individus. En termes de culture, cela revient à dire : d'un côté l'éclat des Cours étrangères (celle de Louis XIV au premier chef) est artifice, mensonge et corruption, éblouissement fastueux, il asservit le moi par la nécessité du paraître ; de l'autre côté, l'esprit démocratique sauvegarde la liberté individuelle, le souvenir des vertus ancestrales et l'attachement à la patrie préservent les qualités naturelles et, cet attachement étant ressenti comme appartenance à un coin de terre, la nature est le lieu de l'authenticité du moi.

En 1634, on pouvait lire dans l'avis au lecteur du « Mercure suisse », œuvre de Frédéric Spanheim, Allemand devenu professeur de philosophie puis de théologie à Genève, bourgeois d'honneur de cette ville, et s'exprimant donc en tant que Suisse : *Ceux qui y voudront chercher un langage affecté sont priez de se souvenir, qu'il serait de mauvaise grace en la bouche d'un Suisse. Que ceste Nation se contente d'un ton masle, et de l'accent de ses Peres : Qu'elle ne hait rien tant que la nouveauté et l'affectation. Que les Secrétaires de ces peuples ne sont pas fort empeschez à changer souvent de tablature et de style, non plus que leurs tambouriniers, et leurs barbiers : Que la plus ancienne mode est la meilleure parmi eux, et qu'ils*

*croient que les changements sont les avant-coureurs de la fin du monde. S'il s'en trouve au milieu d'eux, depuis quelque temps en çà, qui corrompent ceste simplicité ancienne, et sont contagiez par un air estrange ; il faut avouer qu'ils renoncent à leur patrie, et meritent de perdre le droit de leur naissance*¹. On le voit, Muralt n'est pas le premier à associer le naturel, la simplicité et la rudesse même avec la permanence des vertus ancestrales, et à l'opposer à l'affectation étrangère. Mais on ne rencontre avant lui aucune œuvre qui offre comme la sienne, avec autant de richesse et de cohérence, l'expression d'une sensibilité et d'une pensée typiquement helvétiques.

Si maintenant l'on compare la critique de la société française chez Muralt et chez Montesquieu, on voit qu'elle procède de raisons fort différentes. Muralt parle à ses compatriotes et leur adresse de constantes mises en garde. Il craint l'effet que produit sur eux le prestige d'une nation étrangère, source de corruption dont il voudrait préserver son peuple. Evoquant le passé de sa patrie, il le représente tout de vertu, d'honneur et de dignité, et qui se dégrade en fonction de l'influence étrangère ; l'image des montagnes est implicitement associée à celle d'une Suisse rude, simple et forte, comme par exemple dans ce passage de la « Lettre sur les Voyages » : *Si l'on pouvait se transporter dans les temps passés, comme l'on voyage dans les pays éloignés, c'est là que l'on pourrait être tenté de voyager. La grossière République d'alors donne l'idée d'un bâtiment fait de pièces de roche, qui a du grand autant que du solide*². Son attitude est donc essentiellement celle d'un conservateur. L'état juste et heureux se situe dans le passé ; le mouvement inéluctable semble être celui de la dégradation. Le mieux qu'on puisse faire est de le freiner. C'est ce que Muralt, sans beaucoup d'illusions, tente de faire. Sans illusions en effet : son attitude ultérieure est celle d'un repli progressif sur soi-même. Quand il décrit la tyrannie du monarque français (qui règne sur ses sujets en exploitant leur vanité), quand il décrit les tyrannies de la mode, de la coutume, de l'opinion, des préjugés nobiliaires, c'est qu'elles choquent en lui le Bernois de tradition protestante, attaché à son droit de libre jugement et de libre interprétation. Or cet individualisme deviendra de plus en plus forcené, exacerbé par l'étroitesse, la censure morale et intellectuelle, le dogmatisme et le formalisme des autorités religieuses et politiques de la Berne aristocratique. Et Muralt va se retirer dans une solitude toujours plus

¹ Cité par Reynold, op. cit., vol. 1, p. 133.

² *Lettre sur les Voyages*, op. cit., p. 523.

farouche, trouvant dans le piétisme cette sorte de religiosité qui se nourrit de la seule inspiration du cœur et de la seule instance de la conscience individuelle.

Regret du passé, conservatisme et repli sur soi ; on serait tenté, sur tous ces points, d'opposer Muralt et Montesquieu en un parallèle systématique. « Les Lettres persanes » ne procèdent pas d'un esprit conservateur. Le regard étranger porté sur les mœurs et les institutions françaises, qui feint de ne voir que les apparences, s'étonne de leurs absurdités et les fait percevoir dans leur ridicule, leur non-sens et leur vanité, ce regard étranger provoque une remise en question. Le détour par le Persan n'est qu'une ruse de la raison pour dénoncer ce qui est déraisonnable ; c'est la première démarche de la raison afin qu'ensuite elle puisse mieux dégager l'« esprit des lois », ces « rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses », qu'elle aide à améliorer, à transformer les mœurs et les institutions par une connaissance plus juste de la réalité historique, sociale, humaine, économique, géographique, etc.

Voilà qui permet, par une première confrontation, de situer « l'esprit suisse » par rapport à celui du siècle des Lumières. Si Montesquieu et Muralt dénoncent l'un et l'autre dans les mœurs françaises le règne de l'artifice et la tyrannie du paraître, et s'ils le font au nom d'une instance naturelle et incontestable que le premier appelle raison et le second bon sens, leurs raisons divergent fondamentalement : l'un voudrait préserver ce qui reste d'un passé vertueux et juste contre une progressive dégradation, l'autre voudrait au contraire favoriser l'avènement d'un monde plus raisonnable (et par là-même aussi peut-être plus vertueux). C'est en tenant compte de cette opposition, c'est dans cette perspective seulement qu'il faut voir comment ensuite, dans la lignée de Muralt, les écrivains suisses, rappelant le souvenir de vertus ancestrales ou les situant dans le refuge des Alpes, ont pu préparer le mythe d'une Suisse vertueuse et démocratique, comment cette Suisse idéale a pu fournir au siècle des philosophes et des encyclopédistes l'exemple d'une nation où règne la liberté et où peut donc s'exercer cette vertu, à résonance romaine, dont parle Montesquieu à propos de démocratie, et Voltaire, et Diderot, et Rousseau.

Les points de rencontre entre Montesquieu et Muralt n'ont rien de fondamentalement remarquable (on y sent affleurer les courants, la sensibilité, les intérêts, et jusqu'aux mots d'esprit et aux anecdotes d'une même époque). Ils nous ont aidé surtout à voir se dessiner, entre ces deux auteurs, des orientations opposées.

De Muralt à Rousseau, la parenté est beaucoup plus profonde, nous l'avons vu, et, sur de nombreux points, l'influence du premier sur le second attestée. Or si, pour reprendre une formule de Monglond, à tout ce je ne sais quoi que nous appelons *préromantisme*, c'est J.-J. Rousseau qui vient conférer l'unité, communiquer l'étincelle de vie¹, on sera tenté de voir une filiation de Muralt au romantisme par l'intermédiaire décisif de Rousseau, ou, en tout cas, une part essentielle de l'esprit et de la sensibilité suisses (par Muralt et Rousseau) dans la formation du préromantisme. Et il est vrai que certains thèmes ont trouvé chez Muralt leur première forte et ferme expression, surtout pour ce qui touche au dégoût de la société, à la retraite à la campagne, au sentiment de la nature. Mais de tels thèmes se confondent avec quelques-uns des éternels lieux communs de la littérature et de la philosophie ; aussi, plus que les filiations et les influences, est-il important de souligner la coloration particulière que prennent ces thèmes et ce qu'ils y gagnent de spécifique.

Muralt et Rousseau, deux Suisses critiques à l'égard de la société mondaine dont ils ont, à Paris, fait l'expérience ? Sans doute. Mais quelle différence dans la manière d'en parler et dans le ton, tant ils sont déterminés par des tempéraments et par une situation sociale tout autres ! Muralt, officier bernois dans les troupes suisses au service de Louis XIV, voit Paris en étranger, garde ses distances ; les seules prétentions qu'il pourrait avoir seraient de s'élever dans la hiérarchie militaire, et ce serait une affaire suisse. D'autre part il appartient au patriarcat bernois, dont il tire sa dignité et son assurance ; il n'a à justifier son origine ni devant lui-même ni devant qui que ce soit. Sa description des Français dès lors est celle d'un observateur attentif et curieux, intéressé sans doute, mais extérieur.

Est-il nécessaire de rappeler combien la situation de Rousseau à l'égard de la société parisienne est plus difficile ? Enfant marqué par un confus et secret sentiment de culpabilité, pratiquement abandonné par son père, humilié dans sa situation sociale genevoise, vagabond recueilli puis écarté par sa nouvelle « maman », provincial ambitieux acharné pendant dix ans à se faire accepter par Paris, à s'y distinguer, blessé dans ses espérances, dans sa chatouilleuse dignité, hypersensible aux humiliations dans un milieu particulièrement propre à les infliger, Rousseau, au contraire de Muralt, a cherché un accueil dans la société parisienne, il est condamné à devoir justifier son existence. Rien d'étonnant que sa carrière littéraire s'ouvre sur un paradoxe : condamner passionnément la société à laquelle il voulait

¹ *Le Préromantisme français*, t. 2, p. 6.

s'intégrer. Son premier acte est celui du refus. Et ensuite il lui faudra créer, littéralement inventer les conditions de son appartenance et de son origine, trouvant peu à peu refuge et certitude dans la conscience de son moi, dans le sentiment de son excellence originelle, dans sa qualité nouvelle de citoyen genevois, dans son accord avec la nature.

Dans cette peinture critique d'une société « policée » que sont le premier « Discours » de Rousseau et les « Lettres sur les Français » de Muralt, on reconnaît au moins deux thèmes communs : plus une société est raffinée dans ses mœurs, plus elle est corrompue ; plus une société est raffinée, plus elle tyrannise l'individu, l'empêche d'être lui-même. Tyrannie du paraître, corruption de l'être ! Mais tandis que Muralt se contente (avec parfois même la distance du sourire et de l'esprit) de décrire les Français et de mettre ses concitoyens en garde contre les effets corrupteurs de l'imitation, Rousseau dit « nous », dit « je », se considère comme impliqué dans ce processus de dégradation et, avec une éloquence enflammée, dénonce pour mieux se désolidariser ; et il peut conclure en disant : *Pour nous, hommes vulgaires, ... restons dans notre obscurité.* Quant à la tyrannie du paraître, elle est pour Rousseau bien autre chose qu'une dangereuse contrainte morale, comme chez Muralt ; elle est associée d'emblée à la tyrannie des institutions et à l'esclavage des faibles par les puissants, quand il dit des sciences et des arts, dès le début du « Discours », qu'ils *étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont [les hommes] sont chargés, étouffant en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils semblaient être nés, leur font aimer leur esclavage, et en forment ce qu'on appelle des peuples policés.* Le deuxième « Discours » est ici déjà en germe. A sa critique de la société, Rousseau mêle les cris d'un homme blessé et humilié. Tout l'ordre de la société est radicalement contesté ; et même s'il ne se pose jamais en révolutionnaire, son éloquence fournira aux générations suivantes des formules éclatantes et des analyses implacables qui aideront une idéologie révolutionnaire à se constituer. Où la critique de Muralt se fait strictement morale, celle de Rousseau contient d'emblée, et en dépit de lui-même, des germes de révolution politique.

Dans ces conditions, la retraite de Muralt et la « réforme » et l'évolution ultérieure de Rousseau, telles qu'elles sont exprimées dans leurs œuvres, revêtent des significations très différentes. Sans doute pour l'un et pour l'autre, la nature s'offre comme le lieu idéal où l'homme, naturellement bon, retrouve la simplicité originelle, se retrouve lui-même, peut laisser parler en lui cet instinct divin, la claire conscience du bien et du mal, les évidences du cœur. Mais

autant cela se ramène pour Muralt à un ensemble de convictions simples, à de tranquilles certitudes morales, autant cela est chez Rousseau incertain et contradictoire, livré aux exigences d'une inquiète et extrême sensibilité.

Pour Muralt, se retirer à la campagne, c'est d'abord rentrer chez soi, dans sa patrie, dans sa maison. Ensuite c'est se conformer à un système qu'il a déjà exposé dans la cinquième « Lettre sur les Français » et qu'il reprend dans la « Lettre sur les Voyages ». L'âme, dit-il, a deux facultés : le bon sens et l'esprit. Le bon sens est la seule faculté essentielle et nécessaire, on peut l'envisager *comme la vue de l'âme, qui lui est donnée pour connaître le vrai, l'essentiel des choses, et pour en tirer parti*¹. Dans la « Lettre sur les Voyages », cette notion qui n'avait d'abord qu'une acception morale s'enrichit d'une dimension religieuse, en tant que le bon sens devient la voix de la conscience, certitude du cœur qui ne trompe pas et par laquelle Dieu fait connaître ce qui est essentiel à l'homme. Quant à l'esprit, ou bel esprit, il est un ornement qui certes peut fortifier la voix du bon sens en l'embellissant, mais qui n'est nullement nécessaire. Le bon sens est fondamental en l'homme, ce qu'il y a en lui de plus naturel ; il lui faut, pour se faire entendre, simplicité et naïveté du cœur. L'esprit appartient au domaine des apparences, il faut qu'il plaise, qu'il brille. Tant qu'il est au service du bon sens, il a sa valeur, il garde son utilité, serait-on tenté de dire pour Muralt. Mais trop souvent il n'est exploité que pour lui-même (c'est ce que Muralt reproche aux Français et à une grande partie de leurs écrivains) ; dès lors, n'étant pas garant de la vérité, il nous livre à la tyrannie des modes, des préjugés, des opinions qui ont cours et varient constamment, au lieu que nous soyons attentifs à notre intime et naturelle vérité.

Les conséquences d'une telle théorie sont parfaitement claires et simples : la retraite à la campagne place l'homme dans sa situation naturelle, elle le dispense de briller par son esprit, le soustrait à l'esclavage de l'opinion, elle lui permet d'être lui-même.

Certes la préoccupation essentiellement morale d'un Muralt ne doit pas nous faire oublier qu'il est sensible au plaisir de la nature. Il aime la campagne ; mais les passages les plus expressifs à cet égard sont ceux qui ont le moins la prétention de l'être (quand il veut exprimer son amour de la campagne, il le fait d'emblée à coup de justifications morales et philosophiques²), ceux qui trahissent, comme malgré lui, une grande familiarité avec la nature. Par exemple,

¹ *Cinquième Lettre sur les Français*, op. cit., p. 351.

² Cf. début de la *Lettre sur l'Esprit fort*.

parlant de la coquetterie des femmes anglaises à la promenade, il s'étonne de les voir indifférentes à ce qui les entoure : *Je ne sais si elles se baisseraient pour cueillir une fleur qui se trouverait sous leurs pas : Jamais je n'en ai vu se coucher sur l'herbe, ni entendu la moindre petite chanson leur échapper. Elles ne savent ce que c'est que de se promener à la fraîcheur de la nuit*¹. La nature n'est alors qu'une réalité à laquelle il se réfère, hors de toute expérience de la poésie, de toute tradition bucolique ou idyllique ; il ne la décrit pas pour elle-même, tant le plaisir de s'y promener est pour lui une évidence simple, qu'il semble partager avec son correspondant. Elle n'est pas non plus un objet de nostalgie, pas même une source de sensations neuves. Cette référence implicite, mais constamment sensible, est peut-être ce qu'il y a en lui de plus insolite et de plus neuf pour son époque ; cette familiarité avec la nature, perceptible dans ce qu'on pourrait appeler chez lui « le degré zéro du style », renouvelle le sentiment de la nature, plus profondément sans doute que telle page du « Télémaque », est plus propre peut-être à y associer intimement l'idée de l'élémentaire, du simple, du vrai, de l'innocence.

Mais n'attendons pas de Muralt qu'il s'abandonne au frémissement de l'émotion, à la délectation du sentiment. Son expérience de la nature fonde et vivifie un système moral et philosophique ; toute son œuvre est étroitement orientée dans ce sens. Quelle que soit la liberté de la composition de ses « Lettres » (justifiée il est vrai par leur caractère familier et leur destination privée), rien de plus systématique dans la pensée ; celle-ci semble se développer à partir d'une conviction simple mais fondamentale, que rien ne pourrait ébranler. D'où l'impression de cohérence, la solidité du point de vue, la fermeté et — il faut le dire — la pertinence des jugements, dans ce vaste portrait des Anglais et des Français où, en son temps, presque tout était encore à créer, à concevoir, à ordonner. L'ensemble se ramène à un certain nombre d'oppositions, facilement superposables, entre des valeurs antithétiques : l'être et le paraître, le bon sens et l'esprit, l'originalité et l'uniformité des caractères, la liberté et la servitude, etc. A partir de là, Muralt est d'autant plus libre pour nuancer son parallèle entre Anglais et Français et y introduire des réserves ; cela ne contribuera qu'à renforcer la rigueur du système de références. On se meut dans un monde de certitudes. Avec une assurance sans failles, Muralt peut dire de la retraite à la campagne : *C'est où nous devons tranquilles et où nous parvenons à nous connaître, et c'est le*

¹ *Troisième Lettre sur les Anglais*, op. cit., pp. 67-68.

*moyen de rentrer dans l'ordre, si nous avons quelque disposition à y rentrer*¹.

Il faut le dire clairement : il n'y a rien ici qui préfigure, même secrètement, la sensibilité préromantique. Muralt se présente comme un bloc de certitudes. Le vocabulaire moral l'assure contre le trouble des passions et le fortifie en un monde d'où toute inquiétude est bannie.

Relisons maintenant la troisième « Lettre à Malesherbes » pour mesurer l'extrême différence. Même mouvement de retraite, même goût de la campagne, même amour de la solitude, seule condition du bonheur et de la vérité. Mais où Muralt trouvait l'occasion d'une meilleure connaissance de soi, Rousseau se délecte du frémissement de ses sens, de l'envol de son imagination, du délire de sa communion avec la nature, de ses élancements vers l'infini. Ce qui chez Muralt est comme donné au départ et va de soi, ensemble confondues à l'appartenance à une nation et la familiarité avec la nature, l'intégration à un ordre, tout cela chez Rousseau est exaltante ou inquiète recherche et nostalgie. A partir de 1756 (et cela coïncide curieusement avec la lecture attentive des « Lettres » de Muralt), des premières inspirations de « La Nouvelle Héloïse » jusqu'aux « Rêveries du Promeneur solitaire », on peut suivre cette longue aventure au cours de laquelle un homme tente de s'affirmer et de se ressaisir dans l'unité de son moi, tantôt se délectant de l'agitation de ses « transports » et tantôt déplorant ce « fatal présent du ciel » qu'est une âme sensible, tantôt voulant « s'élancer dans l'infini » et tantôt jouissant de « rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même », voyant le bonheur tantôt dans une surabondance de l'imagination et tantôt dans le quasi-automatisme d'une existence obscure et bornée.

Cette « quête de soi » dont a si fortement parlé Marcel Raymond communique à l'œuvre de Rousseau le frémissement d'une sensibilité jamais comblée. La retraite, le recours à la solitude et à la nature, déclenché par tous les malentendus avec la société, les aigreurs et les déceptions, est une entreprise qui doit inventer peu à peu son sens, se constituer en un système de justifications, se vivre dans la certitude sensible et dans le sentiment intime de son incontestable vérité, d'abord peut-être par défi contre la société, puis par une nécessité intérieure de plus en plus impérieuse. C'est ainsi que naissent dans l'imaginaire les personnages de Clarens, installés dans une Suisse de rêve ; c'est ainsi qu'une appartenance est affirmée, celle du « citoyen de Genève » ; c'est ainsi que les « Confessions » replacent dans le passé des paradis perdus, celui de l'enfance et de la tante Suzon, celui

¹ *Lettre sur les Voyages*, op. cit., pp. 459-460.

de Bossey, celui des Charmettes, etc. Mais la caractéristique de cette entreprise est de se reprendre sans cesse, de ne s'avouer comblée qu'en de fugitifs instants trop vite écoulés. Et la dimension dernière, en dépit de l'apaisement des « Rêveries », n'est-elle pas donnée dans ce « vide inexplicable » de la troisième « Lettre à Malesherbes », aspiration à une plénitude jamais conquise ? Telle est en tout cas l'inquiétude, la « délicieuse » inquiétude que Rousseau communique à son siècle et qui nourrit et enflamme le préromantisme.

Or l'helvétisme, dans son expression suisse et dont Muralt est le premier et le plus solide représentant, se caractérise au contraire par l'absence de toute nostalgie de cet ordre. Il se donne comme un ensemble de valeurs effectivement réalisées dans un style de vie suisse, ou au moins comme une doctrine plus ou moins bien vécue et appliquée. Pour Muralt, comme déjà bien avant lui pour ce Spanheim que nous citons plus haut, puis pour de Haller, pour Lavater, pour Bodmer, pour les collaborateurs du « Mercure de Neuchâtel », il appartient au génie suisse de vivre dans la familiarité de la nature et, comme une conséquence nécessaire, d'entretenir des mœurs rudes mais vertueuses ; cela est conforme au type helvétique comme aux Français l'art de plaire et la sociabilité, aux Italiens la sensualité, aux Hollandais un génie industriel, etc. (ceci dit en nous référant au début de la quatrième « Lettre sur les Anglais » !).

Sur sol suisse et dans la vie intellectuelle helvétique, le prolongement et la fécondité de l'œuvre muraltienne sont naturellement d'ordre politique et pédagogique, les deux aspects étant d'ailleurs indissolublement liés, comme c'est le cas déjà dans la « Lettre sur les Voyages », comme ce l'est chez de Haller, plus nettement encore chez Balthassar. Et il n'est pas nécessaire de dire combien la pensée de Pestalozzi, à la fin du siècle, est nourrie de ce courant de pensée.

En résumé, l'helvétisme, dans son acception suisse et au XVIII^e siècle, est d'essence patriotique. Il est politiquement conservateur. D'autre part il a une résonance essentiellement morale, car il concerne avant tout la formation de l'individu et du responsable politique. Enfin il est non littéraire (si l'on peut appeler littéraire ce qui, dans une œuvre, ne répond pas d'abord à l'exigence d'une utilité morale, politique ou autre, mais aspire avant tout à se donner dans l'achèvement d'une forme).

Que la voix helvétique se soit fait entendre au XVIII^e siècle en France, cela est évident. Mais son rôle n'est pas celui qu'on a tendance à lui prêter, c'est-à-dire d'une influence directe sur les idées et sur la sensibilité. Elle a fourni à la France, ce qui est tout autre chose, une image, l'image helvétique, au même titre que l'on se référait à

l'image de la république romaine, avec laquelle d'ailleurs elle s'associe parfois. Mais l'usage littéraire ou idéologique de cette image, à Paris ou en Suisse, se fera de façon fort différente, quand ce n'est pas franchement opposée (comme les concordances de pensée entre Montesquieu et Muralt recouvraient déjà des orientations contraires).

En tout cela Rousseau est évidemment l'intermédiaire décisif ; l'helvétisme littéraire français lui doit à peu près tout. Mais ce n'est pas en tant que Suisse ou que porte-parole de la Suisse qu'il produit cet effet, mais bien au contraire parce que l'image de la Suisse, à un moment donné de son existence, s'est chargée d'une part de ses rêves, de ses nostalgies ; c'est précisément parce que son appartenance à la Suisse était des plus problématiques que le mythe helvétique a pu se constituer. Cela explique la signification qu'à partir de lui les thèmes helvétiques ont pu prendre. Muralt ou Haller exaltaient l'esprit de liberté des ancêtres (ou des pâtres) pour mettre en garde la classe aristocratique bernoise contre l'influence étrangère et les risques qu'elle lui faisait courir, et non pour rétablir je ne sais quelle antique démocratie ; Rousseau associe l'image d'une Suisse démocratique à sa critique virulente d'une société française corrompue et injuste et sème des germes révolutionnaires. Muralt faisait l'éloge de la retraite à la campagne parce qu'elle lui permettait d'être mieux homme, c'est-à-dire de retrouver la juste relation à sa patrie et à la société ; chez Rousseau le retour à la nature amorce une quête de soi dont nous avons rappelé le caractère préromantique et qui s'associe à une insatisfaction du monde, à un besoin d'autre chose, ce « bien inconnu » vers quoi, plus tard, se tournera l'inquiète nostalgie de René. Rien d'étonnant, alors, que la Suisse ait pu s'offrir comme objet d'un rêve d'authenticité à toute une génération qui, dans l'éclat des mondanités et le tournoiement des fêtes, commençait à éprouver malaise et lassitude, et qui croyait trouver dans l'idée de nature — alpestre, rude, élémentaire — un fondement rassurant pour le moi.

Il va de soi que très tôt, et par un inévitable retour, l'helvétisme préromantique et littéraire est venu se confondre avec la tradition proprement suisse, morale et patriotique. La force de Muralt et sa chance, c'est d'avoir été un précurseur, d'avoir représenté dans toute sa rigueur élémentaire un courant de pensée et de sensibilité qui, sur le plan de l'expression artistique, ne pouvait qu'aboutir à l'impasse des « *Patriotische Gedichte* » de Lavater ou aux mièvreries bucoliques de Gessner, ce Gessner dont les « *Idylles* » — un des plus grands succès du siècle — raviront une génération d'Européens avides de simplicité et de vertus champêtres.

Michel DENTAN.